

KATHY REICHS

PERDRE LE NORD

roman

Traduit de l'américain
par Viviane Mikhalkov et Dominique Haas



ROBERT LAFFONT

Titre original : BONES ARE FOREVER

© Temperance Brennan L.P., 2012

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2013

ISBN 978-2-221-13979-0

(édition originale : ISBN 978-1-4767-4402-5 Scribner, New York)

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Pour mon très, très vieil ami
Bob «Airborne» Abel

Chapitre 1

Ce qui m'a impressionnée chez ce bébé, ce sont ses yeux : tout ronds et blancs, et qui palpitaient.

Comme sa bouche minuscule et ses narines.

Ignorant la masse d'asticots qui grouillaient sur son corps, j'ai glissé mes doigts gantés sous son petit torse et soulevé délicatement une de ses épaules. Il s'est redressé, le menton et les membres serrés contre la poitrine.

Un essaim de mouches s'est dispersé dans un vrombissement indigné.

J'ai enregistré mentalement les détails : les sourcils délicats, à peine visibles, sur un visage qu'on avait du mal à qualifier d'humain. Le ventre gonflé. La peau translucide et qui pelait sur de petits doigts parfaits. La flaque de liquide brun verdâtre accumulé sous la tête et les fesses.

Le bébé se trouvait à l'intérieur d'un meuble-lavabo, coincé en position fœtale, entre la paroi du fond et le S du siphon.

C'était une fille. Les missiles vert brillant jaillissaient de son petit corps et de tout ce qui l'entourait.

Je suis restée un long moment à la fixer, pétrifiée.

Ses yeux blancs et mobiles me rendaient mon regard, comme ébahis de la situation désespérée dans laquelle elle se trouvait.

Mille questions se bousculaient dans ma tête sur les derniers instants vécus par ce bébé. Était-il mort dans l'obscurité de l'utérus, victime d'un mauvais tour cruel joué par la double hélice d'ADN ? Avait-il lutté pour rester en vie dans les bras de sa mère en larmes, serré contre son cœur ?

Ou bien abandonné délibérément, était-il mort dans le froid et la solitude, incapable de se faire entendre ?

Combien de temps faut-il à un nouveau-né pour renoncer à la vie ?

Un torrent d'images a défilé devant mes yeux. Une bouche haletante. Des membres agités de soubresauts. Des mains tremblantes.

La colère et la tristesse me nouaient les tripes.

Concentre-toi, Brennan !

Avec un long soupir, j'ai laissé le petit corps reprendre sa place initiale. Quand je me suis redressée, mon genou a eu un soubresaut.

Les faits. Se concentrer sur les faits.

J'ai sorti de mon sac mon carnet à spirale.

Sur le dessus du meuble-lavabo il y avait un savon, un gobelet en plastique sale, un support de brosses à dents en céramique ébréché et un cafard mort. Dans l'armoire à pharmacie, un flacon d'aspirine contenant deux cachets, des cotons-tiges, un vaporisateur nasal, des comprimés décongestionnants, des lames de rasoir et un paquet de pansements adhésifs contre les cors aux pieds. Pas un seul médicament sur ordonnance.

Un souffle d'air chaud entrant par la fenêtre ouverte a fait voler le papier hygiénique accroché à côté du siège des toilettes, attirant mon regard. Sur le réservoir, une boîte de mouchoirs en papier ; dans la cuvette, au niveau de l'eau, un cercle brun et visqueux.

J'ai détourné les yeux.

Un bout de tissu à fleurs, dont les couleurs avaient depuis longtemps cédé la place à un gris terne, masquait le cadre de fenêtre à la peinture écaillée. La vue à travers la moustiquaire incrustée de saletés consistait en une station d'essence Petro-Canada et l'arrière d'une épicerie.

Depuis que j'étais entrée dans l'appartement, le mot «jaune» me tournicotait dans la tête. La façade de l'immeuble, au crépi taché de boue ? Le morne jaune moutarde de la cage d'escalier ? Le paillason tristounet ?

Quoi qu'il en soit, mes vieilles cellules grises continuaient à me rabâcher ce mot. Jaune.

Je me suis éventée à l'aide de mon calepin. J'avais déjà les cheveux trempés.

Il était neuf heures du matin en ce lundi 4 juin. À sept heures, j'avais été tirée du lit par un coup de fil de Pierre LaManche, chef du secteur médico-légal au Laboratoire des sciences judiciaires et de médecine légale de Montréal. Lui-même avait été réveillé par Jean-Claude Hubert, le coroner en chef de la province de Québec, qui avait été prévenu par un policier de la SQ nommé Louis Bédard. À en croire LaManche, le caporal Bédard avait rapporté les faits suivants :

Le dimanche 3 juin, à deux heures quarante du matin, une certaine Amy Roberts âgée de vingt-sept ans s'était présentée à l'hôpital Honoré-Mercier de Saint-Hyacinthe, se plaignant de saignements vaginaux. Le médecin de garde, le D^r Arash Kutchemeshgi, l'avait trouvée plutôt désorientée. Constatant la présence de restes placentaires et une dilatation de l'utérus, il avait pensé à un accouchement récent. Interrogée sur son éventuelle grossesse et la mise au monde de son bébé, Roberts était restée évasive. Comme elle n'avait pas de papiers d'identité sur elle, Kutchemeshgi avait décidé de prévenir les autorités locales de la Sûreté du Québec.

Mais sur les coups de trois heures vingt, sept ambulances avaient débarqué aux urgences, à la suite d'un carambolage de cinq voitures sur l'autoroute 20. Le temps que le D^r Kutchemeshgi finisse d'éponger tout ce sang, il était trop crevé pour se rappeler la patiente qui avait peut-être accouché. En tout état de cause, à ce moment-là, la patiente en question avait quitté les lieux.

Vers quatorze heures quinze, requinqué par quatre heures de sommeil, le médecin s'était souvenu d'Amy Roberts et avait contacté la SQ.

Vers dix-sept heures dix, le caporal Bédard s'était rendu à l'adresse inscrite sur la fiche d'entrée de Roberts.

N'obtenant pas de réponse à ses coups de sonnette, il était reparti.

Vers dix-huit heures vingt, en discutant avec Rose Buchanan, l'infirmière des urgences qui, comme lui, avait été de garde ces vingt-quatre dernières heures, Kutchemeshgi avait appris que Roberts avait tout simplement quitté les lieux sans prévenir personne. Toutefois, l'infirmière avait l'impression de l'avoir déjà vue à l'hôpital.

Vers vingt heures, en consultant les registres de l'hôpital, Kutchemeshgi avait découvert qu'Amy Roberts s'était déjà présentée aux urgences pour des saignements vaginaux onze mois plus tôt. Le médecin qui l'avait examinée à l'époque avait noté dans son dossier la possibilité d'un accouchement récent, sans autre précision.

Craignant pour la vie d'un nouveau-né, Kutchemeshgi avait de nouveau contacté la SQ, se sentant coupable de ne pas avoir donné suite plus rapidement à son intention de prévenir les autorités.

Vers vingt-trois heures, le caporal Bédard était retourné à l'appartement de Roberts. Pas de lumière aux fenêtres et pas davantage de réponse à ses coups à la porte. Cette fois-ci, il avait fait un petit tour des environs. Dans une benne à ordures derrière l'immeuble, il avait aperçu un tas de serviettes hygiéniques pleines de sang.

Bédard avait demandé un mandat de perquisition et appelé le coroner. Le lundi matin, une fois le mandat délivré, Hubert avait contacté LaManche qui m'avait prévenue à son tour, se disant que l'on découvrirait peut-être des restes décomposés.

Et voilà.

Voilà pourquoi, par cette belle journée de juin, je me retrouvais au troisième étage d'un immeuble miteux et sans ascenseur, dans une salle de bains qui n'avait pas vu un coup de pinceau depuis 1953. Dans mon dos, il y avait la chambre à coucher. Contre le mur sud, une commode au pied cassé, soutenue par une poêle posée à l'envers sur le plancher. Les tiroirs ouverts et vides. À même le sol, un sommier et un matelas entouré de draps sales. Dans le mur, un petit placard ne contenant que des cintres et de vieux magazines.

La chambre donnait sur un salon auquel on accédait par une double porte pliante dont un panneau, sorti de son rail, pendait de guingois. La pièce était meublée dans le style classique de l'Armée du Salut. Canapé bouffé aux mites. Table basse balafmée de brûlures de cigarettes. Télé antédiluvienne sur un socle en métal branlant. Une table et des chaises en formica et tubes chromés.

Seul charme architectural de tout l'appartement, la baie vitrée de la chambre à coucher, percée dans un petit

renforcement du mur et qui donnait sur la rue. Sous le rebord de fenêtre était encastrée une banquette en bois dont l'assise était en trois parties.

La cuisine, dans l'enfilade du salon, avait une cloison commune avec la chambre à coucher. Plus tôt, en y jetant un œil, j'avais repéré des appareils électroménagers aux formes arrondies, comme au temps de mon enfance. Les plans de travail étaient recouverts de carreaux craquelés dont les joints, noirs de crasse, indiquaient des années de non-entretien. L'évier rectangulaire et profond ressemblait à ceux que l'on trouve dans les fermes et qui font fureur aujourd'hui.

Par terre, à côté du réfrigérateur, un petit bol d'eau. Je me suis vaguement demandé si un animal n'habitait pas ici aussi.

L'appartement tout entier ne faisait pas soixante-dix mètres carrés. Chaque centimètre était envahi par une odeur écoeurante, aigre et fétide, qui évoquait le pamplemousse pourri. Elle émanait principalement des ordures putrides entassées dans la poubelle de la cuisine, mais aussi de la salle de bains.

Un policier gardait l'unique porte d'entrée, qui était ouverte et barrée à l'aide d'un ruban de plastique orange arborant le logo de la SQ et les mots «Accès interdit — Sûreté du Québec. Info-Crime». D'après son badge, le flic avait pour nom Tirone.

C'était un gars baraqué, d'une trentaine d'années, qui avait viré gros. Il avait des cheveux blonds comme les blés, des yeux gris acier et un nez apparemment délicat, à en croire la trace brillante de Vicks VapoRub sur sa lèvre supérieure.

Près de la baie vitrée, LaManche discutait avec Gilles Pomier, un technicien d'autopsie du LSJML. Tous deux avaient l'air attristé et parlaient à voix basse.

Je n'avais pas besoin d'entendre ce qu'ils se disaient. En tant qu'anthropologue, j'ai bossé sur tant de scènes de mort que je ne les compte plus. Ma spécialité, ce sont les cadavres décomposés, brûlés, momifiés, démembrés, et les restes de squelettes humains.

Je savais que des collègues étaient déjà en route pour nous rejoindre. L'Identité judiciaire et la Division des scènes de crime, version québécoise de notre CSI américain. Bientôt,

les lieux grouilleraient de spécialistes chargés de relever et d'enregistrer toutes les empreintes digitales, cellules épithéliales, traces de sang et jusqu'au moindre cil présents dans cet appartement sordide.

J'ai reporté les yeux sur le meuble-lavabo. De nouveau, j'ai senti mon ventre se serrer.

Je savais ce qui attendait ce petit être qui aurait pu devenir un bébé, quelle forme d'agression il allait subir. Ça ne faisait que commencer. Il allait devenir un dossier numéroté, rempli de preuves matérielles qui seraient contrôlées et évaluées. Son corps si frêle serait pesé et mesuré. On lui ouvrirait la poitrine et le crâne ; le cerveau et les organes en seraient extraits, puis découpés et examinés au microscope. Les os seraient utilisés pour établir son ADN. Un peu de son sang et de son humeur vitrée seraient prélevés et soumis à des tests de toxicologie.

Les morts sont impuissants, mais ceux dont on considère le décès comme pouvant résulter d'un acte répréhensible sont victimes d'un surcroît d'indignités. Ces morts-là deviennent des pièces à conviction, ils passent de laboratoire en laboratoire, de bureau en bureau. Techniciens de scènes de crime, experts, policiers, avocats, juges et jurés. Je le sais : pareille violation de la personne est indispensable pour que justice soit rendue. N'empêche, j'ai horreur de ça. Même si je suis moi-même l'une des premières à prendre part au processus.

En tout cas, et c'était déjà ça, cette toute jeune victime ne connaîtrait pas les cruautés que la machine judiciaire réserve aux victimes adultes, comme celle qui consiste à étaler sur la place publique les détails de leur vie privée : leurs habitudes vestimentaires, les boissons qu'elles ingurgitaient, leurs fréquentations et leurs amours. Dans le cas présent, rien de tout cela n'aurait lieu. La petite fille découverte ici n'avait pas eu une vie susceptible d'être scrutée au microscope. D'ailleurs, elle ne connaîtrait ni première dent, ni bal de fin d'études, ni robe-bustier provocante.

D'un doigt rageur, j'ai tourné une page de mon calepin.

Repose en paix, ma toute petite. Je veillerai sur toi.

J'étais en train d'inscrire une observation quand une voix que je ne m'attendais pas à entendre a soudain capté

mon attention. Je me suis retournée pour apercevoir par la porte disloquée de la chambre une silhouette bien connue.

Mince et tout en jambes. La mâchoire carrée. Les cheveux couleur de sable. Vous voyez le tableau.

Cette image s'accompagne pour moi d'une longue histoire.

Le lieutenant-détective Andrew Ryan, de la Sûreté du Québec, Section des crimes contre la personne.

Ryan est un flic des homicides. Au fil des ans, nous avons passé beaucoup de temps ensemble. Au boulot et en dehors.

La partie hors-boulot est aujourd'hui révolue. Ce qui ne veut pas dire que ce type ne me fait plus ni chaud ni froid.

Ryan a rejoint LaManche et Pomier.

Mon stylo glissé dans la spirale, j'ai refermé mon carnet et me suis dirigée vers le salon.

Pomier m'a saluée. LaManche a relevé sur moi ses yeux de bon toutou.

Quant à Ryan, il s'est contenté d'une formule strictement professionnelle, notre mode opératoire, même au temps de nos bons moments. Surtout en ce temps-là.

— D^r Brennan.

— Détective...

J'ai retiré mes gants.

— Alors, Temperance ?

LaManche est bien le seul être au monde à employer la forme officielle de mon prénom. Dans son français parfait, il rime avec « France ».

— Depuis quand cette petite personne est-elle décédée ?

LaManche, qui est médecin-légiste depuis plus de quarante ans, n'a pas besoin de mes lumières pour connaître avec précision le laps de temps écoulé depuis la mort. S'il recourt à cette tactique, c'est pour que ses collègues se sentent égaux à lui. Ils sont bien rares à l'être.

— La première vague de mouches a probablement pondu ses œufs entre une heure et trois heures après la mort. Quant aux œufs, ils ont pu éclore dès la douzième heure après la ponte.

— Surtout qu'il fait pas mal chaud dans cette salle de bains, est intervenu Pomier.

— Vingt-neuf degrés. La nuit, il devait faire plus frais.
— Autrement dit, la présence des vers dans les yeux, le nez et la bouche suggère un intervalle minimal de treize à quinze heures après la mort.

— Oui, ai-je répondu. Mais certaines espèces de mouches sont inactives dans l'obscurité. Il faut qu'un entomologiste détermine quelles mouches sont présentes et à quel stade de développement elles en sont.

Le gémissement d'une sirène au loin nous est parvenu par la fenêtre ouverte.

— Comme la rigidité cadavérique est à son niveau maximal, ai-je ajouté, principalement à l'intention de Ryan, car les deux autres le savaient déjà, cette estimation du temps est donc cohérente.

La rigidité cadavérique est due aux changements chimiques qui se produisent dans la musculature d'un corps, une fois qu'il est privé de vie. C'est un état transitoire, qui débute à peu près trois heures après la mort, atteint son apogée au bout d'une douzaine d'heures et se dissipe en gros soixante-douze heures après le décès.

LaManche a acquiescé d'un air sombre, les bras croisés sur la poitrine.

— Ce qui place l'heure de la mort quelque part entre six heures et neuf heures du soir, avant-hier.

— La mère est arrivée à l'hôpital hier vers deux heures quarante du matin, a déclaré Ryan.

Pendant un long moment, plus personne n'a rien dit. Cette précision impliquait que le bébé avait peut-être vécu plus de quinze heures avant de mourir. C'était trop triste.

Jeté au fond d'un meuble de salle de bains? Sans même une couverture ou une serviette sur lui?

Une fois de plus, j'ai ravalé ma colère. Je me suis tournée vers Pomier.

— Vous pouvez emporter le corps.

Il a hoché la tête mais n'a pas fait un geste.

— Où est la mère? ai-je demandé à Ryan.

— Apparemment, elle a déguerpi. Bédard est descendu parler au propriétaire, et il va interroger le voisinage.

Dehors, les hululements de la sirène allaient en s'amplifiant.

— L'armoire de la chambre et la commode sont vides, ai-je ajouté. Il y a bien quelques objets personnels dans la salle de bains, mais pas de brosse à dents, de dentifrice ou de déodorant.

— Parce que vous supposez qu'une sans-cœur pareille pourrait se soucier de l'hygiène ?

J'ai regardé Pomier, surprise de le voir si amer. Puis je me suis souvenue : quatre mois plus tôt, sa femme avait fait une fausse couche pour la deuxième fois, alors que le couple espérait tant fonder une famille.

La sirène a hurlé son arrivée à destination et s'est tue. Des portières ont claqué. Des voix se sont interpellées en français. D'autres ont répondu. Des bottes ont ébranlé les marches de l'escalier en fer du trottoir au premier étage.

Peu après, deux hommes se sont glissés sous le ruban de scène de crime. Tous deux en combinaisons de travail. Alex Giorretti et Jacques Demers. Je les connaissais bien.

Sur leurs talons, un caporal de la SQ, probablement Bédard. De petits yeux noirs derrière des lunettes à monture métallique et le visage marbré de plaques rouges : l'excitation, sans doute. Ou l'effort. Je lui ai donné dans les quarante-cinq ans.

Ryan s'est avancé vers eux. Je suis restée avec LaManche et Pomier. Après un court échange, Giorretti et Demers ont commencé à déballer leur matériel, instruments et appareils photo.

Le visage tendu, LaManche a tiré sur une de ses manchettes puis regardé sa montre.

— Une journée chargée vous attend ? lui ai-je demandé.

— Cinq autopsies, et le D^r Ayers est absente aujourd'hui.

— Si vous voulez rentrer au labo, je peux rester ici.

— Ce serait peut-être mieux.

Au cas où on découvrirait d'autres corps. Inutile de le préciser.

L'expérience m'a soufflé que la matinée serait longue. Dès que LaManche est parti, j'ai regardé autour de moi à la recherche d'un endroit où m'installer.

Deux jours plus tôt, j'avais lu un article sur la faune variée qui peuple les sofas. Poux, puces et punaises. Pour ne rien dire des acariens. Ce canapé miteux et sa vermine

étaient loin d'avoir un charme irrésistible. J'ai opté pour la banquette en bois sous la fenêtre.

Vingt minutes plus tard, j'en avais terminé avec mes observations. Quand j'ai relevé les yeux de mon calepin, Demers passait au pinceau de la poudre noire sur la cuisinière, et des flashes intermittents dans la salle de bains indiquaient que Gioretti était en train de prendre des photos. Ryan et Bédard n'étaient visibles nulle part.

J'ai regardé par la fenêtre. Pomier grillait une cigarette, appuyé contre un arbre. La Jeep de Ryan avait rejoint ma Mazda et le camion des scènes de crime le long du trottoir, imitée par deux berlines. L'une d'elles avait le logo CTV sur la portière du côté conducteur. L'autre affichait «Le Courrier de Saint-Hyacinthe».

Les médias avaient flairé l'odeur du sang.

Pendant que je reprenais ma position première en pivotant sur les fesses, la planche sur laquelle j'étais assise a vacillé légèrement. En y regardant de plus près, j'ai remarqué le long du mur une fissure parallèle à la fenêtre. La partie centrale de l'assise dissimulerait-elle un rangement? Je me suis relevée, pour m'accroupir aussitôt et regarder sous la planche horizontale qui servait de siège.

Sa partie avant débordait au-dessus d'une sorte de coffre. À l'aide de mon stylo, je l'ai poussée de bas en haut. La planche s'est soulevée, puis a basculé en arrière contre le rebord de la fenêtre.

Une odeur de poussière et de moisi s'est échappée de l'obscurité de ce coffre.

J'ai scruté l'ombre.

Et vu ce que je redoutais d'y trouver.